

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 40

Artikel: En ballon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

En ballon.

L'ascension faite lundi dernier par quelques Lausannois, à bord de l'*Urania*, sous la direction de M. Spelterini et... du vent, défraie, pour une large part, les conversations. Voici les phrases qui s'échangent depuis quelques jours dans tous les groupes, dans la rue, au café, à la maison :

— Eh, bien vous préparez-vous à monter en ballon ?

— J'en grille d'envie... Ah ! si je n'étais pas marié !...

— Au contraire, c'est un bon motif.

— Ce qui m'inquiète, ce n'est pas le voyage en l'air, c'est l'atterrissage... On ne sait jamais contre quoi on ira se cogner le melon... On peut être lancé à terre, trainé, assommé, estropié, défiguré, tué, mon cher, et en mourir !...

— Allons donc, faut pas craindre ça, le capitaine connaît son affaire.

— D'accord, mais s'il allait nous quitter en route, que ferions-nous ? Connaissons pas la soupape !...

— Comment veux-tu qu'il nous abandonne ?... Tu dis des impossibilités, cher ami.

— Pas tant que ça... Et quand il monte au bord du panier pour saluer les clients ?...

— Crains pas ; le bord du panier, ça le connaît.

— Enfin, je me déciderai peut-être, mais en tout cas, j'emmène ma belle-mère.

Mais laissons ces bavardages pour nous rendre compte de ce que l'aérostation nous a offert de plus intéressant dès l'origine.

PREMIERS AÉROSTATS. — La plupart des écrivains ne font remonter l'origine des aérostats qu'à la fin du XVIII^e siècle ; il ne faut cependant pas oublier que les frères Montgolfier ont eu un prédécesseur dans le Portugais Gusmao, qui voyant un jour de sa fenêtre une bulle de savon flottant dans les airs s'appliqua avec succès à reproduire en grand ce phénomène.

Un jour, à Lisbonne, Gusmao s'éleva en ballon devant le palais du roi et en présence de toute la cour ; mais l'inqui-

sition, gardienne jalouse du *statu quo* intellectuel, vit un péril dans cette audacieuse découverte, et Gusmao dut s'expatrier pour éviter la persécution. Il mourut sans avoir pu donner suite à ses premiers essais.

Les deux frères Etienne et Joseph Montgolfier, fabricants de papier à Annonay, vinrent ensuite. Le 5 juin 1783, une enveloppe faite d'une toile d'emballage, doublée de papier, de forme à peu près sphérique, ayant environ 866 mètres cubes de capacité, ouverte par en bas, et portant à sa partie inférieure un réchaud, fut lancée solennellement sur la place publique d'Annonay. Elle s'éleva à environ 1000 mètres et alla retomber une lieue plus loin.

Les frères Montgolfier trouvèrent dans Pilate de Rozier un ardent collaborateur avec lequel ils firent une première ascension. De nombreux imitateurs perfectionnèrent l'appareil, qui gonflé d'hydrogène, muni d'une soupape et d'une nacelle. Dès lors, les ascensions se multiplient et sont fréquemment utilisées par les savants pour l'étude des phénomènes atmosphériques.

LES AÉROSTATS PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — La Révolution, qui tirait parti de tout, songea à introduire les aérostats dans l'armée comme moyen d'observation. L'aéronaute Coutelle reçut le brevet de capitaine des *aérostiers*, avec l'ordre d'organiser une compagnie. L'aérostat militaire était retenu captif à une certaine hauteur, au moyen de cordes que dirigeaient à terre des *conducteurs*. Des signaux indiquaient à ceux-ci quand il fallait élever ou descendre le ballon. Le rôle du capitaine était d'observer du haut de sa nacelle les forces et les mouvements de l'ennemi, et de les faire connaître au moyen de morceaux de papier attachés à de petits sacs de sable qu'il jetait à terre. Pendant la bataille de Fleurus, il resta plus de 9 heures en observation.

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS, du 23 septembre 1870 au 13 janvier 1871, cinquante-deux ballons furent lancés de cette capitale, franchirent les postes oc-

cupés par les Allemands, et parvinrent pour la plupart à destination. Quelques-uns furent capturés par l'ennemi, d'autres se perdirent en mer ; il y en eut un qui fut poussé jusqu'en Norwège. — Le Conseil municipal de Paris a voté, en novembre 1874, une médaille commémorative destinée aux aéronautes qui ont risqué leur vie pendant le siège.

LES ASCENSIONS LES PLUS IMPORTANTES sont celles de MM. Glaisher et Coxwell, en 1862 ; de MM. Crocé-Spinelli, sur l'*Etoile polaire*, en 1874, et les deux ascensions de MM. Crocé-Spinelli, Sivel et Gaston Tissandier, en 1875, sur le *Zénith*. — L'ascension de MM. Glaisher et Coxwell, à Wolverhampton. Ces deux savants météorologistes avaient pour but de s'aventurer le plus haut possible dans les régions supérieures de l'atmosphère et de déterminer jusqu'où l'on pouvait aller impunément pour la vie humaine.

Voici l'émouvant récit de cet audacieux voyage aérien :

Ils étaient parvenus à 7000 mètres, lorsque M. Glaisher s'aperçut qu'il ne pouvait déjà plus remuer son bras droit. « J'essayai, dit-il, de me servir de mon bras gauche et je vis qu'il était également paralysé ; alors je cherchai à remuer le corps, je ne le sentais plus ; ma tête tomba sur mon épaule, je pensai que j'étais asphyxié et que la mort allait me saisir si nous ne descendions rapidement. Tout porte à croire que je m'endormis d'un sommeil qui pouvait être éternel. Il me sembla entendre M. Coxwell ; il essayait de me secouer, de me réveiller. Je vis vaguement les instruments et je regardai autour de moi comme un homme qui reprend connaissance. — Je me suis évanoui, dis-je à M. Coxwell. — Certainement, me répondit-il et il s'en est fallu de peu que je m'évanouisse aussi.

M. Coxwell avait perdu l'usage de ses mains, qui étaient devenues noires et sur lesquelles je versai de l'eau-de-vie ; le froid l'avait saisi. Autour de l'orifice du ballon, des glaçons dessinaient une gigantesque girandole. L'insensibilité gagnait aussi M. Coxwell, qui ne serait pas parvenu à modérer notre course s'il n'avait eu l'idée de saisir la corde de la soupape avec les dents. Pendant les dix minutes que M. Glaisher resta évanoui, l'aérostat avait continué de s'élever et monta jusqu'à 11,000 mètres environ.

TROUBLES DANS L'ORGANISME A DE GRANDES HAUTEURS DANS L'ATMOSPHERE. — Ces troubles sont dus à la raréfaction de l'air. Pour le bon fonctionnement de la machine humaine, il faut que la quantité d'oxygène et d'hydrogène qui pénètre dans les poumons et dans le sang soit invariablement constante. Quand la pression de l'air varie, la proportion d'oxygène varie aussi; pression plus forte, excès d'oxygène, pression moins forte, pénurie d'oxygène. Dans le premier cas, il y a intoxication; dans le second, asphyxie. Le mal de montagne et le mal des *aérostats* n'ont pas d'autre cause.

« Si les aéronautes, dit M. Paul Bert, après d'intéressantes expériences, sont arrêtés dans leur course verticale par l'impossibilité de vivre, il faut, s'ils veulent monter plus haut, qu'ils emportent avec eux un ballonnet plein d'oxygène auxquels ils auront recours dès qu'ils souffriront trop de la raréfaction de l'air. »

CATASTROPHE DU ZÉNITH. — MM. Croce-Spinelli et Sivel firent une concluante application de ce procédé lors de leur ascension du 22 mars 1874, où leur ballon, *l'Etoile polaire*, s'éleva jusqu'à 7400 mètres. Ils furent moins heureux dans une expédition qu'ils firent le 16 avril 1875, sur le *Zénith*, en compagnie de M. G. Tissandier. Parti à 11 heures du matin de l'usine à gaz de la Villette, le ballon se trouvait, à 2 heures, à une altitude de 8000 mètres, et, en ce moment, malgré les inhalations d'oxygène auxquelles ils avaient recours, les trois aéronautes se trouvaient dans un état complet d'anéantissement. Il est probable que la vitesse d'ascension avait été trop grande pour permettre à l'organisme humain de s'adapter la pression des couches supérieures.

M. Crocé-Spinelli eut cependant la force de faire jouer la soupape, et le ballon descendit alors avec une effrayante rapidité; la chute pouvait être mortelle. Il jeta alors tout le lest et un énorme instrument pesant 40 kilog. MM. Tissandier et Sivel étaient toujours évanouis. Le ballon remontant alors avec une vitesse prodigieuse, dépassa l'altitude de 8000 mètres, précédemment atteinte, et dans des conditions déplorable; aucun des aéronautes n'avait la force de recourir au ballonnet d'oxygène. C'est à ce moment que l'asphyxie dut être complète, pour MM. Spinelli et Sivel. M. Tissandier, revenu d'un long évanouissement, vit ses deux amis étendus sans vie au fond de la nacelle, et le ballon, la soupape ouverte, flottant depuis plusieurs heures sans doute dans les couches moyennes.

Recouvrant peu à peu ses forces, M. Tissandier ne s'occupa plus que d'atterrir et parvint à jeter l'ancre près du vil-

lage de Blanc (Indre). Il en fut quitte pour quelques contusions. Quant à ses compagnons, l'un était déjà contracté par la rigidité cadavérique, l'autre ne donnait plus signe de vie.

« De cette catastrophe, qui jeta le deuil dans le monde savant, il ne faudrait pas conclure, dit M. de Parville, qu'il est absolument impossible de dépasser, sous peine de mort, l'altitude de 8000 mètres. On peut monter plus haut, mais à la condition expresse de respirer de l'oxygène en proportion voulue; il faudrait que l'expérimentateur fût lié en quelque sorte à son ballonnet d'oxygène, autrement, à la plus petite défaillance, il abandonne le tuyau d'aspiration et avec lui tout moyen de revenir à la vie. »

MORT DE M. POWELL. — Depuis la catastrophe du *Zénith*, la plus intéressante victime de l'aérostation scientifique est M. Walter Powell, membre du Parlement anglais. Il montait le *Saladin* avec le capitaine Templer et M. Gardner. Se voyant entraînés vers la mer, ils essayèrent d'atterrir; mais la soupape ayant été démesurément ouverte, le ballon descendit si rapidement que le choc contre le sol jeta deux des aéronautes en dehors de la nacelle. L'aérostat délesté s'enleva subitement emportant vers la haute mer M. Powell resté seul. Malgré les plus actives recherches, on ne l'a pas revu; mais des épaves du *Saladin* aperçues par des marins ne laissent guère de doutes sur sa fin tragique.

LE BALLON CAPTIF de l'Exposition de 1878, construit par M. Giffard, avait 35 mètres de diamètre et 50 mètres de haut, du plancher de la nacelle au sommet de la sphère; le ballon tout nu ne pesait pas moins de 4000 kilogrammes. La nacelle pouvait recevoir 50 personnes, et l'aérostat ainsi chargé avait encore une force ascensionnelle de 5600 kilos. Il était retenu par un câble de 550 mètres de longueur enroulé sur un treuil et pesant 2500 kilos.

Après l'Exposition, l'aérostat resta encore quelque temps exposé tout gonflé à la curiosité des visiteurs; pendant une tempête, il se déchira et s'affaissa dans la cour du Carrousel. Un riche amateur anglais l'acheta, le fit restaurer et l'installa dans une de ses propriétés.

La chasse. — Les gourmets.

En voyant nos chasseurs partir de grand matin, courir par monts et par vaux, se glisser derrière les talus, fouler l'herbe humide de rosée, s'enfoncer dans les fourrés, pour reparaitre plus loin les mains déchirées par les ronces et les épines; quand, après ces journées d'éreintement, nous les voyons rentrer

bredouilles, on ne peut s'empêcher de songer combien la chasse était plus facile et plus fructueuse autrefois. — Pauvres gens!... Ils sont nés deux siècles trop tard.

Autrefois, il y avait très peu de chasseurs et beaucoup trop de gibier. Il est vrai que la chasse qui réunit aujourd'hui tant d'amateurs était le monopole d'une classe privilégiée. Le cerf, le lièvre, le lapin, le perdreau et autre gibier, ne pouvaient être chassés que par la noblesse. Aussi les sangliers ravageaient impunément les récoltes, les cerfs et les biches les tondaient, les lièvres mettaient au pillage les jardins. En France, en Allemagne et ailleurs, la chasse à courre passant comme un ouragan dévastait tout, enfonçait les clôtures, se ruait à travers champs et vignes, abimant tout et ne payant rien.

Mais quand ces abominables privilèges vinrent à tomber les uns après les autres, ce fut plaisir de voir le pauvre paysan prendre sa revanche. « D'un bout à l'autre de la France, nous dit un chroniqueur, ce fut un massacre général, une tuerie impitoyable; Jacques Bonhomme se vengea d'un seul coup de toutes ses souffrances, et mit pour la première fois le gibier à la broche. »

Mais la chasse a contribué, pour une large part, à faire des gourmets, et à ce propos qu'on nous permette d'emprunter quelques spirituelles réflexions à un article de la *Famille*, de Paris, signé *Dangeau*:

« Au fond de tout gourmet, il y a un vaniteux, et ce que nous appellerons un raté. C'est un homme qui est dévoré du besoin de briller, de se montrer supérieur à ses semblables. Il a peut-être essayé de tout pour se faire une réputation, un nom. Il n'a réussi à exceller en rien. Alors il s'est rejeté sur la table. Il est désormais l'homme qu'on invite pour goûter un vin, déguster une sauce, apprécier un gibier rare. On le sert avant tout le monde, et anxieusement on lui demande son avis.

Quand le gourmet approche son verre de ses lèvres, on le contemple comme un oracle. Il lape une gorgée, la fait siffler entre ses dents, la garde dans sa bouche, s'en gargarise à mi-voix, l'avale, clappe de la langue deux ou trois fois, enfin prononce: « Verjus », et l'on abandonne la barrique à l'office, ou « Nectar » et l'on s'empresse de faire une grosse commande.

Ainsi pour le gibier.

Si vous avez un gourmet à votre table, consultez-le sur le temps qu'une bécasse doit rester suspendue à la fenêtre. Il vous le dira par jour, heures et secondes.

Tant pis pour vous, hélas! s'il faut que vous vous bouchiez le nez tandis